

# ANTI**Q**RESSE

N° 216 | 19.1.2020

**Affaire Matzneff,  
la terreur et l'absurde**

**Délices vampiriques**

**Assange, Polanski, Ghosn...**

**La «mise à jour»  
de Notre-Dame**

Observe • Analyse • Intervient



PHOTO D'ANNIE SPRATT, UNSPLASH.COM

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Affaire Matzneff, un théâtre de la terreur et de l'absurde

**L**A NOUVELLE CHASSE AUX SORCIÈRES EN FRANCE S'ACHARNE SUR UN ÉCRIVAIN CONNU, GABRIEL MATZNEFF, QUI N'A JAMAIS FAIT MYSTÈRE DE SA PÉDOPHILIE. POURQUOI MAINTENANT ET PAS HIER? POURQUOI LUI ET PAS UN AUTRE? ET JUSQU'OUÙ CE DÉLIRE DE L'HYPERMORALISME NOUS MÈNERA-T-IL?

Vers le milieu de l'an dernier, j'ai croisé Gabriel Matzneff dans les couloirs de notre commun éditeur, Gallimard. Nous avons échangé quelques mots, puis il a poursuivi son chemin en laissant derrière lui le sillage prestigieux des grands mandarins de la société parisienne. Cette aura particulière qui nimbe dans ces mêmes lieux les Sollers, les Garcin ou les Assouline, à quoi est-elle due ? A la démarche, aux manières, à l'eau de toilette ou au demi-sourire autocontemplatif qui ne les quitte jamais?

Gabriel m'avait proposé une entrevue «après toutes ces années». La proposition est restée dans l'air, légère et non obligeante comme le sont les cordialités mondaines. Je n'ai pas non plus rebondi de mon côté. Mes sentiments à son égard étaient mitigés. Je pourrais les détailler plus cruellement si l'homme n'était aujourd'hui jeté à terre et piétiné par la foule. Je commencerai par préciser que je lui étais reconnaissant — et je le reste — du courage qui fut le sien au temps de la guerre en Yougoslavie. A l'époque, il avait été l'un des rares

intellectuels français à prendre la défense du peuple serbe, collectivement diabolisé. Il fallait beaucoup de force d'âme, dans le Paris des années 1990, pour prendre de telles positions. Les rares qui l'ont fait – Handke, Besson, Paucard, Dutourd ou Thierry Séchan — n'en ont récolté ni prix ni gloire, uniquement des coups et des blessures.

Mais il y avait l'autre côté, celui par où il est aujourd'hui crucifié. Gabriel Matzneff était ouvertement pédophile. De son vice capital, il avait fait comme bien d'autres un sujet de littérature. Dans *Les moins de seize ans*, il explique en gros que son intérêt pour les ados décroît à mesure que leur différenciation sexuelle s'affirme.

Autant j'apprécie le dandysme politique de Matzneff, autant son dandysme sexuel me débecte. En tant que chrétien orthodoxe, Matzneff savait parfaitement sous quelle qualification se rangeait son goût pour les prépubères. Tout le monde le savait. Dans la fameuse confrontation, à *Apostrophes*, avec Denise Bombardier, je prends sans hésiter le parti de la Québécoise offusquée. Le talent artistique, ni même le génie, ne peut servir d'alibi à tout. Pour le coup, la bonhomie consensuelle de Bernard Pivot apparaît comme une complaisance écœurante et je suis sidéré de la morgue avec laquelle non seulement Matzneff, mais l'ambiance générale du plateau, balaie l'indignation de cette femme. C'est à cause de ce mépris d'hier que nous avons aujourd'hui les chiennes de

garde et les flicomanes étiquetées #*Metoo*.

Pour ma part, malgré la reconnaissance que j'ai pour l'homme et l'estime due à l'écrivain, si Gabriel Matzneff avait tenté de faire à l'une de mes filles, dans leur enfance, ce que décrit son exécutrice Vanessa Springora, je n'aurais pas délégué le soin de lui faire justice à l'incertain compas moral des juges.

Mais je ne raisonne ici qu'au cas par cas, en l'occurrence le mien. N'ayant pas été en situation concrète de corriger Matzneff, je ne songerais pas aujourd'hui à le punir d'être ce qu'il est, comme l'a fait ignoblement le CNL en lui supprimant son maigre viatique. Je n'arrive pas à me persuader d'une règle de conduite générale et absolue face aux vices d'autrui. Les grandes indignations de principe contre la pédophilie, en particulier, m'ont toujours paru fabriquées. Si vous dénoncez une relation entre un homme et un ado de moins de seize ans, vous êtes un brave justicier. Si vous dénoncez la même relation quelques mois plus tard et que l'ado a passé l'âge fatidique, vous êtes un ignoble homophobe. Il y a là une tartufferie aussi désaxée que le comportement qu'on poursuit.

Quoi qu'il en soit, en tant que père, je n'ai jamais eu trop envie de fréquenter Gabriel Matzneff, même si j'ai lu certains de ses livres avec plaisir. En tant qu'écrivain et éditeur, je me contente de hausser les épaules devant ses extases perverses et ses contritions surjouées, mais également devant les tableaux de chasse

des deux Millet, aussi bien Richard que Catherine: n'avez-vous rien d'autre à chanter que les pulsions de votre bas-ventre, rien d'autre à décrire que des fumets d'entre-jambes? Certes, le vice est un puissant moteur de création. Certes, un Henry Miller a réussi à le transfigurer. Certes, tous les vrais univers artistiques poussent sur des blessures et des inassouvissements. Certes, comme le chante Leonard Cohen, «il y a une fêlure en toutes choses, et c'est par là que la lumière y entre»(1).

Mais, justement, lorsque la fêlure est exposée en pleine lumière, exhibée comme les moignons des mendiants, nous ne sommes plus dans le registre du drame personnel. Nous sommes dans la bouffonnerie. «*Par ma faute, mon inconscience, ma folie*», écrit Matzneff, «*l'icône s'est obscurcie, occultée, et j'ai sombré dans la nuit*». Que valent les repentances si bien léchées, imprimées à des milliers d'exemplaires?

Cela dit, je me garde bien de tout mettre sur les épaules du malheureux Gabriel. Il n'est qu'un des protagonistes de cette mascarade. Ce qui frappe, dans l'«affaire Matzneff», c'est justement son aspect théâtral. Sans cette mise en scène, elle ne mériterait même pas qu'on s'y attarde.

Le témoignage de Vanessa Springora, qui a tout déclenché, n'a rien de sensationnel. Elle décrit ce qui est arrivé à des dizaines de fillettes et de garçonnets depuis des décennies sans que personne ne bronche.

Le problème est bien en amont de l'hystérie actuelle. Y a-t-il eu au moins un parent pour infliger une bonne rouste à Matzneff? En tout cas pas le père de Springora, absent, ni sa mère «libérée».

Il est là, le «scoop» de ce livre: dans l'irresponsabilité et la solitude qui, dans certains milieux «éclairés», ont marqué l'éducation des enfants. Mais nous n'allons pas nous attarder à cela, n'est-ce pas? «Les mœurs ont changé», nous explique-t-on, et: «on ne juge pas ces époques à l'aune d'aujourd'hui». Ce n'est pas une affaire d'époque, mais une affaire de milieu. De tout temps, en 1970 comme en 2020, la pédophilie a été un crime répugnant aux yeux des gens ordinaires. S'agissant d'eux, d'ailleurs, nulle clémence n'est admise. Combien d'histoires, dans la presse locale, de profs de gym accusés d'attouchements ou d'incursions dans les douches filles et dont la vie est brisée avant même que les faits aient été établis?

Mais cette justice inflexible est réservée aux ploucs et aux curés de campagne. Le milieu intellectuel, de tout temps, s'est placé au-dessus de la loi commune. On nous ressort les pétitions pro-pédophiles, les déclarations goujates et impunies de Cohn-Bendit sur l'initiation sexuelle des enfants. On ne se demande même plus pourquoi personne n'a enquêté, par exemple, sur la déclaration fracassante de Luc Ferry au sujet de partouzes pédophiles impliquant un ministre français. Lequel, au fait? «Le public a le droit

de savoir», clameraient nos journalistes de grand chemin... sur d'autres sujets que celui-là.

La culture de l'impunité va bien au-delà. On a oublié la vague de compréhension qui a consolé le philosophe marxiste Althusser après qu'il eut étranglé sa femme Hélène Rytman, juive et résistante. Que voulez-vous, il avait succombé à une crise de démence et « à cause du soutien de ses proches de l'ENS », il a évité la prison. Cela ne l'a même pas privé de commémoration nationale. *«En 2018, ce n'est pas la mémoire d'Hélène que l'on va commémorer, mais celle de son bourreau»,* s'indignait Jeannette Bougrab. *«Comment est-ce possible, aujourd'hui, en France, à l'heure du #Metoo à tout va ?»*

C'est hélas possible, ma bonne Jeannette... Jusqu'à ce que cela devienne impossible. Sait-on pourquoi? Si l'accusatrice de Matzneff n'avait pas été une éminente editrice parisienne — donc issue de la même caste —, mais une obscure employée de banlieue, en aurait-on fait un plat? Je n'en sais rien. Peut-être. C'est l'arbitraire de la chose qui frappe et son côté mécanique, aléatoire et grotesque. Hier encore, Gabriel glissait onctueusement dans les couloirs de Gallimard. Aujourd'hui ce sont ses livres, par chariots, qui empruntent les mêmes couloirs en direction des caves ou du pilon. Les preuves de ses crimes n'avaient pas attendu le coup éditorial de Vanessa Springora, elles sont dans ces pages répudiées par ceux-là mêmes qui les avaient éditées. Il n'y a plus ni goût,

ni mesure, ni dignité en dehors du goût, de la mesure et de la dignité imposés par la meute et la peur. Dans la maison qui a édité des palpeurs comme Gide, Montherlant ou René Schérer, les chariots risquent d'être chargés dans les mois qui viennent. Ou pas, si la meute entretemps se trouve un autre bouc émissaire...

Oui, c'est comme un rêve. Vous êtes au théâtre, devant une scène plongée dans la pénombre où l'on devine des silhouettes à demi-humaines. Chaque marionnette s'affaire de son côté à des actions qu'on devine plus ou moins honteuses, ne regardant surtout pas ce que font les autres. Jusqu'à ce qu'un faisceau de lumière vienne brutalement éclairer une, au hasard, et que retentisse une stridente sirène d'alarme. Alors tous ces pantins se précipitent comme un seul homme sur la cible désignée, la taillent en pièces et retournent à leurs postes, marqués sur les planches par de petites croix fluorescentes. Et la pénombre retombe, pour cinq minutes ou cinq ans. Et le public fait semblant de se divertir, non sans un picotement de terreur dans la nuque.

Pour ma part, ce genre de pièces d'avant-garde me fatigue rapidement. Je préfère me réveiller et rentrer chez moi.

~~~~~  
NOTE

1. *«There's a crack, a crack in everything./That's how the light gets in.»*, *«Anthem»*.

**CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe**

## De Frankenstein à Dracula: histoires de doubles (1)

**R**OMAN «CHARNIÈRE» ENTRE ROMAN GOTHIQUE ET ÉCRIT VAMPIRIQUE, ÉCRIVIONS-NOUS LA SEMAINE DERNIÈRE À PROPOS DE *FRANKENSTEIN*. LE RAPPROCHEMENT EST D'AUTANT PLUS PERTINENT QUAND ON CONNAÎT LES CONDITIONS DANS LESQUELLES FURENT ÉCRITS CE ROMAN ET LE PREMIER RÉCIT VAMPIRIQUE QUI POSA LES RÈGLES DU GENRE...

1816 fut «une année sans été» pour la quasi-totalité de la planète: à une «petite ère glaciaire» vinrent effectivement s'ajouter les conséquences de la violente irruption, l'année précédente, du volcan Tambora, situé sur l'île de Sumbawa, en Indonésie, qui provoqua la mort directe de 92'000 personnes, et est considéré comme la deuxième plus violente éruption de l'histoire connue. Les nuages de cendres et d'aérosols sulfatés qui envahirent ensuite la stratosphère firent plusieurs fois le tour de la Terre et provoquèrent un dérèglement climatique phénoménal, dont on estime que la famine qui en découla fut responsable de quelque 200'000 morts.

Cologny, à côté de Genève, ne fut pas épargné par la pluie et le froid. C'est là que, depuis le mois de juin 1816, résidaient lord Byron et son médecin personnel, John William Polidori, un personnage excentrique et haut en couleur. Avec pour proches voisins le poète romantique anglais Percy Shelley et Mary Wollstonecraft Godwin, alors âgée de dix-huit ans, qui n'avait pas encore épousé Percy et ne s'appelait donc pas encore Shelley.

Lassé des conversations au coin du

feu faute de pouvoir profiter d'un climat plus clément, le groupe des quatre s'ennuie ferme. Un soir, Byron propose d'organiser un concours d'histoires macabres. Ce petit jeu aura des conséquences incalculables sur l'histoire de la littérature; car si Byron lui-même rédigea un texte qui resta à l'état d'ébauche, *Fragment*(1), c'est de ce défi entre amis que naîtront *Frankenstein*(2) de Mary Shelley et *Le Vampire*, de John William Polidori(3), qui posera les bases du récit vampirique anglais, à qui Polidori est en quelque sorte ce que Walpole fut au roman gothique.

On oublie trop souvent que le titre complet du chef-d'œuvre de Mary Shelley est *Frankenstein ou Le Prométhée moderne*. Le cinéma a beaucoup tronqué l'œuvre, réduisant la créature de Frankenstein à un monstre hideux, pas très intelligent, une espèce de «bête à tuer», sans rendre la profondeur du livre, qui non seulement questionne l'arrogance humaine à vouloir modifier la Nature, se prenant ainsi pour Dieu, mais révèle aussi une créature qui cherche d'abord à se faire accepter des humains. Son aspect horrifiant l'empêche de se faire sa place dans

l'humanité, et c'est le rejet des humains qui va provoquer sa haine, sa colère, et l'amener à commettre des meurtres. Victor Frankenstein, son créateur, va manquer à sa parole en refusant finalement de lui fabriquer une femme à son image qui lui permettrait enfin d'être aimé et d'aimer. C'est cette promesse non tenue par Victor qui provoquera la vengeance de la créature. Si le lecteur de cette chronique ne connaît de Frankenstein que l'une ou l'autre des nombreuses adaptations cinématographiques, toutes plus ou moins éloignées de l'histoire originale, je ne peux que lui recommander de prendre la peine de lire ce chef-d'œuvre pour en découvrir toute la profondeur. On peut aussi déplorer que *Frankenstein*, premier roman de Mary Shelley, ait à ce point occulté ses romans ultérieurs, qui sont d'ailleurs quasiment tous actuellement indisponibles en français.

Sur la forme, *Frankenstein* reprend une grande partie des canons du roman gothique, tout en explorant de nouvelles pistes qui inspireront la littérature vampirique anglaise, qui atteindra son apogée dans la seconde moitié du XIXe siècle, avec en particulier Sheridan Le Fanu et naturellement Bram Stoker. À commencer par le caractère double des personnages — une autre forme d'oxymore — et la chasse au monstre: Victor Frankenstein à la poursuite de sa créature ressemble à s'y méprendre au chasseur de vampire. D'ailleurs Victor dit voir dans le monstre qu'il a créé «[son] *propre vampire*, [son] *propre fantôme*, *échappé de la tombe*, et *destiné à détruire tout ce qui [lui] était cher.*»

Certes, comme ne l'eût pas contesté



JOHN WILLIAM WATERHOUSE,  
LAMIA ET LE CHEVALIER

notre très cher maître Alexandre Vialatte, le vampire remonte à la plus haute Antiquité! et l'on trouve, dans la littérature allemande du XVIIIe siècle, l'un des textes fondateurs de ce qui deviendra la veine vampirique, avec la courte ballade de Gottfried August Bürger (1747-1794) *Lenore*(4). À la même période paraissent des ouvrages plus théoriques, comme par exemple ce *Traité sur les apparitions des esprits, et sur les vampires ou des revenants de Hongrie, de Moravie, etc.*, d'Augustin Calmet, publié en 1751. Mais bien avant cela, même si le mot d'origine slave *vampyr* n'apparaît qu'à la fin du XVIIe siècle, l'image du vampire commence avec Lilith, la première compagne d'Adam, qui fut chassée du paradis en raison de sa lubricité.

Et chez les Grecs et les Romains, le personnage qui s'apparente au vampire est principalement féminin. La lamie, que redoutaient les Anciens, était un démon femme qui connaissait plusieurs avatars. La plus célèbre est une princesse libyenne, aimée de Jupiter, et dont Junon, par jalousie vengeresse, massacre les enfants. La douleur de la lamie la poussera à attirer les enfants des autres et à les dévorer. Dotée d'un don de métamorphose qui lui permet de changer d'apparence — ce que le récit vampirique reprendra à son compte —, la lamie est aussi dotée d'une voracité sexuelle. D'ailleurs au XXe siècle, l'appellation de «vamp» ne désigne-t-elle pas une femme séduisant un homme pour le mener à sa perte, souvent en lui volant son énergie vitale? À la fin du XIXe et au début du XXe siècle, l'attrait pour les vampires «à l'ancienne» ne se cantonnera pas à la littérature: les peintres préraphaélites furent séduits par le mythe des lamies, à l'exemple de John William Waterhouse et de son célèbre tableau de 1905 *Lamia et le chevalier*. Autre forme de démon s'apparentant au vampire chez les Romains: les stryges, mi-femmes mi-oiseaux, s'en prenant généralement aux nouveau-nés dont elles sucent le sang.

Dans les écrits vampiriques du XIXe siècle anglais, si la notoriété du personnage de Dracula a fabriqué une image très masculine du vampire, il n'en demeure pas moins que les vampires sont souvent des femmes, dont l'attrance sexuelle — puisque le vampirisme ne se conçoit pas sans une forte charge érotique — se porte aussi

vers de jeunes femmes: que le Vampire soit homme ou femme, sa victime, elle, est le plus souvent femme ou enfant.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les formes de vampires à travers les siècles; ce qui est certain, c'est que le formidable essor des écrits vampiriques au XIXe siècle — et pas uniquement en Angleterre, même si ce pays nous semble le plus emblématique — est indissociable du «malaise de la civilisation» qui naquit comme par hasard à la même époque. Époque où, dans *Le Capital*, Marx se saisira du terme pour qualifier le capitalisme: «*Le capital est semblable au vampire, ne s'anime qu'en suçant le travail vivant et sa vie est d'autant plus allègre qu'il en pompe.*» Le vampirisme avait encore de beaux jours devant lui...

Les vampires reviendront nous hanter la semaine prochaine: impossible de parler vampire sans s'intéresser à Carmilla et naturellement à Dracula!

~~~~~  
NOTES

1. Court texte qu'on ne retrouve que dans *Dracula et autres écrits vampiriques* (Gallimard, coll. «La Pléiade», 2019, textes traduits, présentés et annotés par Alain Morvan).
2. Parmi les nombreuses traductions disponibles, je recommande particulièrement celle d'Alain Morvan, *Frankenstein ou Le Prométhée moderne* (1818, Gallimard, coll. «Folio», 2015).
3. John William Polidori, *Le Vampire* (1819). On retrouvera ce texte dans le volume de «La Pléiade» cité précédemment, mais également aux Éditions Aux Forges de Vulcain (publié en 2019), où il est accompagné de la suite que lui donna l'écrivain français Cyprien Bérard en 1820, *Lord Ruthwen ou Les Vampires*.
4. Gottfried August Bürger, *Lenore* (1774, Hachette/BnF, 2018).



ENFUMAGES par Eric Werner

## Assange, Polanski, Ghosn: l'État de droit et ses limites

**Q**UOI DE COMMUN ENTRE JULIAN ASSANGE, CARLOS GHOSN ET ROMAN POLANSKI? À PREMIÈRE VUE RIEN, SAUF QUE TOUS TROIS ONT CHERCHÉ À SE SOUSTRAIRE À LA JUSTICE, GESTE RELATIVEMENT RARE.

Beaucoup de gens se plaignent du fonctionnement actuel de la justice, lui reprochant en particulier son manque d'impartialité. C'est une justice à géométrie variable, certains vont même jusqu'à dire: à la tête du client. Chacun voit bien également que quand on parle d'indépendance de la justice, on se situe dans le ciel des idées. Concrètement, les juges (pour ne rien dire des procureurs) sont soumis à toutes sortes de pressions, pressions auxquelles ils cèdent ou ne cèdent pas. Mais très souvent ils y cèdent. À quoi s'ajoute le problème des lois injustes, qui font que même quand un juge applique une loi correctement, sans la «tordre» comme c'est assez souvent le cas, on ne saurait toujours dire que les décisions qu'il prend soient très satisfaisantes. Sans même parler des lois qui changent à tout instant, avec parfois de véritables virevoltes, comme en matière sociétale.



Au total, les décisions de justice ont autant à voir avec la justice que les commentaires des médias officiels avec une présentation objective de la réalité: autrement dit très peu de chose.

Et néanmoins, très rares sont ceux qui vont jusqu'à remettre en cause la légitimité de la justice. En règle générale, les gens ayant maille à partir avec elle, même s'ils la critiquent, se plient de plus ou moins bon gré aux sanctions qu'elle leur inflige.

Les adeptes de la désobéissance civile eux-mêmes sont sur cette ligne. S'ils en viennent à désobéir à certaines lois, ils ne vont pour autant jamais jusqu'à se soustraire à la justice. Une des caractéristiques de la désobéissance civile est au contraire d'accepter les peines encourues, voire de les revendiquer. Ce faisant, ses adeptes se comportent en citoyens obéissants, respectueux de l'ordre existant.

## DE VRAIS DISSIDENTS

Il en va tout autrement des trois personnes citées dans le titre de cet article. Elles, au contraire, ont choisi de *fuir la justice*. Ce sont, au sens strict, des *dissidents*, des gens en *rupture* avec l'ordre légal existant. Les adeptes de la désobéissance civile ne sont pas réellement en rupture avec l'ordre légal existant, puisqu'ils en acceptent les sanctions. Elles, au contraire, ces trois personnes, oui, incontestablement. Carlos Ghosn n'a pas hésité par exemple à dire que la justice japonaise n'avait en fait rien à voir avec la justice, mais devrait plutôt s'appeler injustice. Autant dire qu'elle n'a aucune légitimité. La légitimité n'est pas du côté de la justice, mais bien de celui ou de ceux cherchant à s'y soustraire. On franchit ici une limite. Car si les justiciables en viennent à récuser la justice en disant qu'elle n'est pas la justice mais l'injustice, c'est l'ordre social dans son ensemble qui vacille (du moins le prétend-on). D'un autre côté aussi, quand on entend ou lit les descriptions relatives au fonctionnement de la justice japonaise et au régime carcéral dans ce pays, on n'échappe pas à la tentation de dire que mieux vaut encore un ordre social qui vacille que de telles maltraitances.

On pourrait ici faire cette observation que la justice est aujourd'hui le dernier refuge du sacré. Les systèmes politiques modernes reposent tous et sans exception sur l'idée suivant laquelle la loi écrite, n'importe laquelle, au demeurant, constituerait un absolu auquel tout le monde serait

obligé de se plier, même et y compris lorsqu'elle est manifestement injuste et/ou que ceux chargés de l'appliquer la tordent pour la rendre compatible avec les consignes qu'ils reçoivent. Car la loi c'est la loi. C'est ce formalisme même de la loi, on pourrait aussi dire ce fétichisme, qui se trouve ici attaqué, et en quelque sorte déconstruit. La loi se laisse fétichiser, mais pour autant seulement, dirions-nous, que l'écart avec la raison, l'intérêt public, l'humanité, la justice, disons aussi le simple bon sens, ne dépasse pas certaines limites. Autrement, forcément, le mécanisme s'essouffle. C'est peut-être ce qui est en train de se passer aujourd'hui. L'écart est devenu trop grand. En témoignent ces trois affaires, mais aussi quantité d'autres emplissant l'actualité au quotidien dans nos différents pays. À Genève, par exemple, théâtre actuel d'un feuilleton politico-judiciaire qui dure depuis bientôt trois ans, un journaliste officiel a dit: «Le temps judiciaire n'est pas le temps électoral». Tout le monde, évidemment, a compris le contraire, car, effectivement, c'est le contraire qui est la vérité.

Revenons-en à Carlos Ghosn. Ce dernier a aujourd'hui trouvé refuge au Liban, mais c'est un refuge précaire. Il n'est pas vrai qu'on ne puisse pas échapper à la justice. On le peut occasionnellement. Mais ce n'est pas le cas le plus fréquent. Julian Assange a réussi durant plusieurs années à échapper à la justice, mais celle-ci n'en est pas moins parvenue à un moment donné à mettre la main sur lui, et il est maintenant très improbable qu'il

revoie jamais la lumière du jour. On a de bonnes raisons par ailleurs de penser que les juges anglais, inaccessibles, comme ils ont au moins la réputation de l'être, à toute espèce de pression, en viendront à le livrer à la police secrète d'État américaine. Chacun sait à quoi ressemblent les centres d'interrogatoire de la CIA. De telles situations sont révélatrices de réalités qu'on préfère, en règle générale, ne pas regarder trop en face, car elles mettent à mal certaines dichotomies toutes faites: État de droit vs. de non-droit, démocratie vs. totalitarisme, etc. C'est tout ce bric-à-brac qui part aujourd'hui en petits morceaux.

### LES LIGNES ROUGES

En fait, quand on y réfléchit, les trois personnes en question (Julian Assange, Carlos Ghosn, Roman Polanski) ont beaucoup plus en commun qu'on ne le dirait de prime abord. La géopolitique, en particulier, est très présente en arrière-plan. C'est assez évident dans le cas de Julian Assange. Celui-ci ne savait peut-être pas ce qu'il risquait lorsqu'il décida un beau jour de rendre publiques un certain nombre d'informations sur la guerre américaine en Irak, mais il aurait pu le savoir. De même, lorsque Carlos Ghosn, en tant que patron du groupe Renault-Nissan, décida de maintenir une présence de ce groupe en Russie et en Iran, alors même que la Russie et l'Iran étaient l'objet de sanctions de la part des États-Unis, il aurait été déraisonnable de sa part de penser qu'il n'en payerait pas un

jour le prix. Ce qu'il ne pouvait en revanche pas savoir, c'est la forme que cela prendrait.

Quant à Roman Polanski, pour terminer avec lui, ce n'est pas pour rien qu'il est l'auteur de *The Ghost Writer*, film traitant de l'implantation de la CIA en Europe, avec en ligne de mire les très nombreuses taupes que cette dernière a introduites dans les hautes sphères de la politique européenne, sujet rarement traité pour ne pas dire complètement tabou, mais que Polanski aborde ici avec bonheur. Ce film, *The Ghost Writer*, a un intérêt par lui-même, mais rien n'interdit par ailleurs de l'interpréter à la lumière des démêlés de son auteur avec l'État américain, démêlés remontant à la fin des années 70. Le film est sorti en 2010, mais 2010 est aussi, comme par hasard, l'année où la police suisse, sur injonction américaine, fit arrêter Polanski qui était de passage à Zurich, avec en tête l'idée de l'extrader vers les États-Unis. Il n'y a en fin de compte pas eu d'extradition, mais il s'en est fallu de très peu. C'est une histoire à rebondissement. Chacun fait la guerre avec ses propres armes, le cinéma en étant naturellement une, et non des moindres. Il faut reconnaître que jusqu'ici, Polanski ne s'est pas trop mal défendu. Sauf que le dernier mot n'est jamais dit. On sait que la sortie en salle du dernier film de Polanski, en 2019, sur l'affaire Dreyfus, a été plutôt mouvementée. Les Américains ne lâchent jamais rien sur rien.

## Passager clandestin

# Olivier Griette: Notre-Dame «plus belle qu'avant», un cauchemar en préparation

**H**ISTORIEN D'ART, HUMORISTE, ÉCRIVAIN, OLIVIER GRIETTE EST NOTAMMENT L'AUTEUR D'UNE *HISTOIRE DE FRANCE POLITIQUEMENT CORRECTE*, DE *49 JOURS POUR DEVENIR UN VRAI MILITANT ANTI-ÉCOLO* ET DES *MÉMOIRES DE LAÏKA*. DANS UNE VIE ANTÉRIEURE, IL A ÉGALEMENT COSIGNÉ UN *PARIS RESSUSCITÉ*, PROMENADE ILLUSTRÉE DANS UNE CAPITALE QUI N'AURAIT PAS ÉTÉ DÉFIGURÉE PAR LES PRÉTENTIEUX RATAGES DE L'ARCHITECTURE MODERNE. C'EST DIRE S'IL EST BIEN PLACÉ POUR COMMENTER LES PLUS PITTORESQUES PROJETS D'«EMBELLISSEMENT» DE LA CATHÉDRALE.

## Est-il vraiment indispensable de «contemporanéiser» le «rooftop» de Notre-Dame?

Enfant, j'avais parfaitement compris qu'un «*garde debout*» était une pièce de vélo utile à l'équilibre, qu'un «à *lier né*» était un fou qu'on devait attacher dès sa naissance, et que «*Notre-Dame*» nous appartenait, à nous, les Parisiens.

Un jour j'ai compris que je me trompais, du moins en ce qui concerne le garde-boue et l'aliéné. Avec Notre-Dame, je me demande aujourd'hui si je n'étais pas beaucoup plus proche de la réalité qu'on pourrait le supposer. L'idée de propriété importe peu. Sans même parler de sa dimension religieuse, une cathédrale n'appartient à personne. Comme toute œuvre d'art, elle a une vocation universelle par nature.

Ce qui importe bien davantage, c'est le lien unique, personnel, familial, qui se crée entre une œuvre et ceux qui la côtoient régulièrement (dans un autre domaine, c'est une relation du même type qui unit un auteur à son lecteur: lorsque le but est atteint, il ne semble s'adresser qu'à lui, en lui susurrant son texte au creux de l'oreille). C'est ce lien mystérieux que

Notre-Dame a tissé avec chacun d'entre nous qui fait qu'elle nous appartient intimement, qu'elle apparaît bien la «Nôtre» au sens naïf du terme.

Mon point de vue favori de la cathédrale a toujours été un peu lointain: celui du chevet qu'on découvre depuis le pont de Sully. Avec la perspective, la cathédrale semble «posée» sur la pierre blanche du pont de la Tournelle, et à la nuit tombante sa silhouette se dessine contre le ciel en délicates ombres chinoises. J'ai dû franchir ce pont des centaines de fois: j'ai toujours jeté un coup d'œil à l'horizon, comme si le regard ne pouvait qu'être aimé par Notre-Dame.

La vue était imprenable sur les toitures de l'abside, du transept et sur la flèche. *Était...* Le 15 avril 2019, tout cela a disparu dans les flammes. Dire que j'ai été touché par cet incendie serait un euphémisme. C'était un véritable crève-cœur de voir cette cathédrale partir en fumée (d'autant plus qu'on pouvait craindre une disparition totale, si la tour nord — déjà en feu — s'était effondrée: une cathé-

drale étant un jeu de forces qui s'équilibrent mutuellement). Comme la plupart des gens, je croyais que Notre-Dame était éternelle et je n'avais jamais songé un seul instant qu'elle pouvait brûler! En ressentant un réel malaise physique, j'ai découvert à quel point, sans le savoir, nous étions aussi charnellement attachés à cette cathédrale...

On aurait au moins pu respecter notre peine. Mais non, il a fallu qu'on nous prenne pour des imbéciles, dès les premiers instants: avant même l'ombre du début d'un commencement de la moindre enquête, «ils» savaient déjà que c'était inéluctablement un accident (le mégot fatal, censé enflammer une charpente dure comme de la pierre).

Le pire était pourtant à venir. Le lendemain du drame, Emmanuel Macron déclare: *«Nous rebâtirons la cathédrale plus belle encore, et je veux que cela soit achevé d'ici cinq années»*. Ignorons le caractère incantatoire du délai de cinq ans, compréhensible dans le feu de l'action — si j'ose dire — mais comment peut-on rebâtir une cathédrale «plus belle encore»? Si La Joconde avait été mutilée, pourrait-on la repeindre «plus belle encore»? La formule ne présageait rien de bon. Le coup de grâce fut asséné le surlendemain. Le Premier ministre annonce alors qu'«un concours international va être lancé pour reconstruire la flèche de la cathédrale [...] afin de créer une flèche adaptée aux techniques et aux enjeux de notre époque». Cette fois, le message est on ne peut plus clair: la chasse est ouverte à tous les vianards de l'ingénierie...

Les architectes en vue (ou souhaitant le devenir) se ruent aussitôt sur une occasion inespérée, celle de marquer un édifice mondialement connu de leur empreinte personnelle, quelque chose du style «ample geste contemporain concrétisant l'audacieuse synthèse entre passé

et avenir dans le plus grand respect de ce monument historique»; bref un cauchemar.

Quel que soit le monument, le processus est immuable: tout comme les jeunes crapules ont besoin d'une brève «accroche», pour engager la conversation avant de frapper et de dépouiller leur victime (généralement ils demandent une cigarette — toujours le mégot fatal!), il faut un prétexte aux architectes modernistes pour mutiler un chef-d'œuvre. La flèche de Viollet-le-Duc, disparue dans l'incendie, devint aussitôt le moyen de s'engouffrer dans la brèche: après tout, elle était très récente, il n'y en avait pas auparavant, son esthétique était discutable, et Viollet-le-Duc restait très «controversé».



FIG. 1: LE «JARDIN SUSPENDU»

On allait donc la reconstruire, *«plus belle encore»*; CQFD.

Pourtant il suffit de regarder les miniatures des *Très Riches Heures du duc de Berry*, manuscrit du XVe siècle, pour y reconnaître une flèche dépassant largement les tours de Notre-Dame. Pourtant la flèche de Viollet-le-Duc avait plus de 160 ans. Pourtant cette dernière avait été construite avec un soin extrême: rien que la charpente, répartissant la totalité du poids gigantesque de la flèche sur les murs latéraux, se révélait déjà d'une prouesse extraordinaire. Et Viollet-le-Duc était un spécialiste qui connaissait sa grammaire des formes médiévales sur le

bout des doigts. Peu importe, qu'à cela ne tienne! La logorrhée moderniste emporte tout...

Parmi tous les projets que proposent les «designers d'espace», la plupart sont plus farfelus les uns que les autres. Contentons-nous seulement de cinq projets emblématiques, et qualifiés de «sérieux» par une presse complaisante (le catalogue complet serait vraiment fastidieux).

Il y a tout d'abord l'inévitable «jardin suspendu» (fig.1). La toiture de verre se transforme en serre géante aux vertus éducatives. Il convient de donner la parole au concepteur, Nicolas Abdelkader: «...la serre pourra, par exemple, permettre de soutenir la réinsertion professionnelle par l'apprentissage de l'agriculture urbaine, l'horticulture et la permaculture» et «*Le travail de la terre serait un élément fédérateur entre le sacré et le vivant*».



**FIG. 2: LA «TERRASSE BOISÉE»**

Le projet de Marc Carbonare se rapproche aussi fort opportunément de l'éthique écologiste (fig. 2). La toiture devient une terrasse où l'on replante «la forêt», c'est-à-dire une végétation arborée au-dessus des voûtes (on appréciera le clin d'œil sémantique, puisque le mot désigne aussi la charpente disparue): «*Ce serait un beau symbole pour la planète avec ces arbres sur le toit. Excellent pour le tourisme et certainement moins cher que de refaire à l'identique.*»



**FIG. 3: LE «TRIANGLE DE VERRE»**

Troisième projet, la flèche triangle de verre d'Alexandre Chassand (fig.3). La flèche transparente «*donnerait une lumière zénithale dans la nef*». Ah, le don de la lumière céleste juste à la croisée du transept... quelle belle idée novatrice! Tant pis si la lumière des vitraux des deux rosaces en pâtit... D'ailleurs on ne peut tout de même pas faire preuve de frilosité: «*Nous pouvons représenter notre culture actuelle sur ce patrimoine qui n'est pas figé.*»

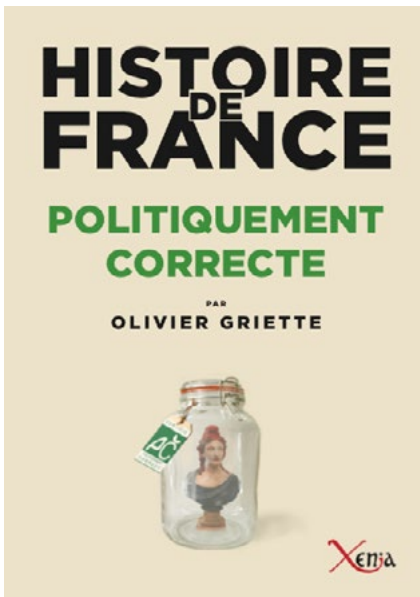


**\$\$\$ FIG. 4: LA «FLAMME GÉANTE»**

J'ai aussi un faible pour «la flamme géante» (fig.4) de Mathieu Lehanneur: «Il faut figer le moment du drame. Le feu est aujourd'hui l'un des symboles de cette cathédrale, comme le Buisson-ardent ou la représentation de l'Esprit Saint.». Là, nous approchons de l'art conceptuel qui ne représente plus qu'une idée. Ce designer a l'intention de «saisir l'éphémère». Pour une cathédrale qui symbolise exactement le contraire (la vie éternelle), il fallait oser...

Terminons par «la structure légère», le «pic blanc» (fig.5) du studio slovaque Vizum Atelier. Les architectes proposent une sorte d'immense cône blanc étiré, prolongé la nuit par un faisceau lumineux braqué vers le ciel: «À l'époque gothique, les constructeurs essayaient d'atteindre le ciel. À nous d'y arriver». Proposer de rejoindre l'infini à l'aide d'une armature en tôle peinte, avouons que ça ne manque pas de témérité.

#### A PROPOS



[editions-xenia.com/livres/griette/](http://editions-xenia.com/livres/griette/)



FIG. 5: LE «CÔNE BLANC»

A l'heure actuelle, rien n'est encore décidé. Pourtant il existe une option qui aurait le mérite de contenter pratiquement tout le monde: une reconstruction à l'identique. C'est simple, il suffirait de rendre la cathédrale «aussi belle» qu'avant. Beaucoup d'arguments plaident en faveur de cette solution. Nous disposons de toutes matières premières (y compris le bois pour rebâtir la «forêt»), de la main-d'œuvre hautement qualifiée, et de tous les fonds nécessaires. Nous disposons aussi de plans détaillés et, mieux encore, des structures cartographiées qui venaient d'être entièrement numérisées en 3D, à 5 millimètres près.

L'unique question qui se pose désormais est celle-ci: allons-nous au moins avoir la sagesse de restaurer un héritage séculaire que notre époque a été incapable de protéger? Les designers actuels, si fiers de leur signature, pourraient réfléchir au fait qu'aucun nom d'architecte de Notre-Dame ne nous est parvenu. Un chef-d'œuvre absolu créé par des anonymes... cela ne devrait-il pas les inciter à un peu d'humilité?

## TURBULENCES



### MÉDIAS · Reuters, danseuse du gouvernement britannique

Cela remonte au temps glorieux de la Guerre froide, et ce n'est vraiment pas un scoop, mais la chose est désormais officielle. Dans les années 1960-1970, le gouvernement britannique a sponsorisé en sous-main l'agence privée Reuters en utilisant pour couverture la BBC. Les documents divulgués ces jours-ci illustrent l'ampleur et les conditions du montage, ainsi que la volonté commune de maintenir le financement secret.

Le but était éminemment louable: consolider l'information démocratique, et donc libre et véridique, face à la désinformation soviétique, par définition étatique et mensongère. D'ailleurs, précise aujourd'hui Reuters, «les documents ne permettent pas d'établir clairement le degré d'influence – s'il y en eut – que le gouvernement pouvait exercer en échange de son argent».

On sait bien – rien qu'à voir en France – que le financement étatique des médias n'entraîne aucune complaisance de la part des médias concernés!

Néanmoins, le porte-parole actuel de

Reuters s'est empressé de dénoncer l'arrangement de 1969 car non conforme aux *«Principes de Confiance destinés à protéger l'intégrité, l'indépendance et l'impartialité de l'agence»* en précisant que *«nous (Reuters) ne le reconduirions pas aujourd'hui».*

A moins, peut-être, d'un autre cas de force majeure. Reparlons-en dans 50 ans...

### BOURDE · La légion des Vuittons français

A gauche, le toit du *flagship store* Louis Vuitton. A droite, l'emblème de la Légion des Volontaires français créée par Vichy pour combattre le bolchevisme et envoyée au front de l'Est sous uniforme allemand. Aucun rapport, bien entendu, sauf que la même adresse – le 101, Champs-Élysées – a été, sous l'Occupation, le siège du Cercle central du parti nazi de Paris!

Voilà un *faisceau* de coïncidences malencontreuses que les designers de Louis Vuitton auraient peut-être pu prendre en compte avant de détourner comme ils l'ont fait le drapeau français... Encore eût-il fallu avoir quelques notions d'histoire.



## FRANCE · La liberté d'expression bientôt hébergée en Suisse?

Que se passe-t-il dans la patrie des libertés? Avec une inconscience de somnambule et (presque) comme un seul homme, l'Assemblée a voté la terrifiante loi Avia, réclamée à ladite députée par le Président lui-même au mépris de la séparation des pouvoirs. Pourquoi le pouvoir français craint-il tellement les réseaux sociaux? Le blog «Vu du droit» de Régis de Castelneau publie une tribune éblouissante d'Anne-Sophie Chazaud défendant l'alliance de l'expression populaire avec un journalisme indépendant. Face à ces «tour de vis» répétés et préoccupants, que faudra-t-il faire? Selon, Chazaud, revenir aux pratiques «du temps de Rousseau et Voltaire»: *«le repli... vers des pays comme la Suisse où la censure ne pourra pas s'abattre»!*

La rédaction de l'Antipresse, basée en Suisse, ne peut qu'applaudir cette sage précaution.

## USA-IRAN · La diplomatie balistique à l'œuvre?

Le général Amir Ali Hajzadeh dirige la force aérospatiale des gardiens de la révolution iraniens. Le 22 décembre dernier, il était visé par une attaque aérienne israélienne dans les environs de Damas mais en réchappa facilement, de sorte qu'on a pu se demander si l'opération n'était pas un message invitant Hajzadeh à coopérer. Les services israéliens annonçaient en tout cas leur capacité d'élimination des plus hauts gradés Pasdaran, comme celle du Général Qassem Soleimani, que Trump ordonna le 3 janvier 2020.

La riposte balistique des Iraniens (sous les ordres d'Hajzadeh donc) s'est alors

traduite par des tirs de missiles suffisamment imprécis pour n'avoir touché aucun soldat US, selon un premier message de Donald Trump. Hajzadeh a-t-il voulu signifier sa volonté d'éviter l'escalade? Ce fut en tout cas le souci de Trump, puisqu'on sait que 11 soldats américains ont été blessés.

Le miraculé Hajzadeh savait-il qu'il n'y aurait pas de représailles, au point de laisser aller le trafic aérien civil comme si de rien n'était? C'est encore lui qui expliqua que le tir de missiles contre le vol 752 pour Kiev résultait d'une opération de *jamming* américaine transformant le signal d'un Airbus civil en attaque de missile de croisière US sur les écrans d'une batterie iranienne. Cet aveu de la suprématie US semble confirmer qu'une véritable négociation balistique est en cours. L'avenir politique du général Amir Ali Hajzadeh nous dira si elle fonctionne jusqu'au bout.

\* Pour en savoir plus: lire l'analyse circonstanciée de Philip Giraldis, ex-spécialiste en antiterrorisme CIA, au sujet de l'hypothèse du *jamming*.

## RUSSIE · Le nouvel œil de Moscou

Le secret était bien gardé. Ici comme à Moscou, personne n'avait entendu parler de Mikhaïl Michoustine, le nouveau premier ministre de Russie, que Poutine a sorti de sa manche en même temps qu'il annonçait une profonde révision de la Constitution. A une exception près: les lecteurs du *Financial Times* ont pu découvrir dans un récent article, que *«la Russie a inventé le perceur de l'avenir»* en la personne d'un certain Michoustine. Le journaliste du FT y raconte comment

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

ce haut fonctionnaire l'avait reçu à la Direction fédérale du fisc de Russie à deux pas de la Place Rouge et lui avait révélé le montant de la TVA prélevé sur le café qu'il venait de boire à son hôtel. La démonstration était ainsi faite de la capacité du fisc russe de contrôler en ligne toutes les transactions sujettes à l'impôt et d'améliorer de façon spectaculaire les rentrées fiscales du pays. Pour la petite histoire, Poutine et Michoustine avaient déjà appris à se passer le puck dans la même équipe de hockey, la fameuse NHL, la Ligue du hockey de Nuit.

Selon les nouvelles réformes promises par Poutine pour lutter contre la pauvreté, revaloriser les salaires comme les retraites de base et subventionner les

jeunes familles, la Russie éprouve un pressant besoin d'accroître de façon notable le produit de l'impôt. Grâce à des accords passés avec différents pays, même les oligarques et leurs comptes «offshore» ne seraient plus totalement à l'abri du regard inquisiteur de ce nouvel «œil de Moscou».

L'ex-premier ministre Medvedev était devenu très impopulaire, même en dehors des rangs de l'opposition. Avec une image de grand percepteur, son successeur risque de ne pas l'être beaucoup moins. Le défi pour Poutine sera de démontrer que le nouveau gouvernement œuvre dans l'intérêt du pays tout entier et non seulement dans celui de ses élites.

J.-M. Bovy 17.01.2020

Lire également: [Marianne, radiovesti.ru](http://Marianne.radiovesti.ru)

## Pain de méninges

### LE MESSAGE DE LA PONCTUALITÉ

La ponctualité que nous observons ou n'observons pas en allant à un rendez-vous ou à une visite, peut servir de mesure au respect que nous portons à la personne en question, ou du moins à l'importance que nous lui accordons dans notre existence ou nos intérêts. Avec une personne à laquelle nous tenons, quelles qu'en soient les raisons, nous sommes généralement ponctuels. Seuls font exception ici ces personnes dont la nature est d'être non ponctuelles, qui souffrent d'une absence chronique du sentiment du temps. Chez elles, toutes les bonnes intentions et toutes les motivations du monde ne sont d'aucun secours. Elles tardent contre leur gré et contre leurs propres intérêts.

— Ivo Andrić, *Signes au bord du chemin*

L'Antipresse ne vit que de vos abonnements et de vos dons.  
Faites-la connaître autour de vous!  
Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!  
[antipresse.net](http://antipresse.net)